

vie de famille

En 2011, le public découvrait l'histoire de Philippe Pozzo di Borgo, devenu tétraplégique à la suite d'un accident, à travers l'immense succès du film *Intouchables*, inspiré de son autobiographie *Le second souffle*. **Dans son nouveau livre *Toi et moi, j'y crois*, qui paraît cette semaine aux éditions Bayard, il partage, avec générosité, ses expériences et prône les vertus du vivre ensemble.** Nous sommes allés à sa rencontre à Essaouira, au Maroc.

Philippe Pozzo di Borgo

Ce que la vie m'a appris

PAR **GUILLEMETTE DE LA BORIE**
PHOTOS **DELPHINE WARIN/DIVERGENCE**

DÉSORMAIS, c'est le moins souvent possible qu'il quitte le Maroc où il s'est installé avec sa seconde épouse, Khadija, et leurs deux filles : parce que la douceur et la lumière y laissent mieux en paix ses douleurs, parce que la maison construite de plain-pied offre des espaces assez larges et dégagés pour son fauteuil roulant : la « Cadillac des fauteuils », précise-t-il, qu'il pilote du menton avec une redoutable précision. Parce que grâce aux pentes douces déployées dans un jardin munificent, entre fontaines, orangers et eucalyptus,

il peut s'immerger dans la nature, observer les scènes de ménage des tourterelles, ou l'éclosion du printemps. Il y a presque cinq ans, à travers *Intouchables*, le plus grand succès français au box-office, toutes langues confondues, apparaissait la figure de Philippe Pozzo di Borgo, 64 ans aujourd'hui.

Créer des liens, être dans le partage

Le film s'inspirait de son histoire : celle de l'amitié entre lui, le grand bourgeois à qui tout réussissait, devenu tétraplégique dans un accident de parapente, et son « assistant de vie », un jeune caïd de banlieue, basané et sortant de prison. L'auteur avait cédé ses droits au producteur. En contrepartie, 5 % des

bénéfices ont été reversés à l'association Simon de Cyrène, dont il est l'un des fondateurs. Grâce à cette structure, valides et handicapés vivent ensemble dans des maisons et partagent leur quotidien. *Intouchables* fut un véritable tourbillon : sollicitations des journalistes, demandes d'interventions et de parrainages en tout genre... « Pozzo », bien entouré et sans souci d'argent, a conscience de ses privilèges. Cela lui donne, dit-il, une responsabilité face à toutes ces demandes. Par principe, il n'a donc rien refusé. Mais pour un grand handicapé, dépendant de soins multiples, ce rythme d'activités et de voyages s'est payé au prix fort : par une nouvelle hospitalisation d'une année entière.



Philippe Pozzo di Borgo et son assistant Hicham, dans sa maison d'Essaouira, au Maroc.

« Soulager mais pas tuer »

Parrain du mouvement « Soulager mais pas tuer » qui réunit, à l'heure de la révision de la loi Leonetti, des professionnels et usagers de la santé opposés à l'euthanasie et au suicide assisté, Philippe Pozzo di Borgo a exprimé son point de vue sur la question : « Beaucoup de personnes revendiquent la liberté de choisir leur mort et argumentent que leur choix est personnel (...). Cette liberté revendiquée a de lourdes répercussions sur ma liberté et sur celle des plus fragiles et des plus faibles. Si la société dit à celui qui souffre (...) qu'il a le droit d'être euthanasié, c'est comme si elle me criait à la figure que notre vie ne vaut plus d'être vécue. On croit respecter un droit, une liberté, on bafoue ma vie, notre vie, à nous autres les très différents et vulnérables. Ne touchez donc pas aux intouchables, et vous verrez qu'en vous penchant sur eux, en étant en relation avec eux (...), vous vous reconciliez avec votre finitude, vous vous sentirez mieux et notre société y trouvera sa dignité. »

Une année allongé à la stricte horizontale, « à regarder le plafond ». Et il y en a des choses, dans un plafond ! Toutes les richesses du silence, de l'immobilité, de la réflexion, de la méditation. Philippe Pozzo di Borgo élabore alors, dans sa tête, le livre à paraître cette semaine : *Toi et moi, j'y crois* (éditions Bayard). L'« écriture » a été rythmée par les visites et les questions de Christophe Henning, son éditeur et journaliste à *Pèlerin*. Le résultat se présente comme une succession de petits chapitres : autant de leçons que la vie lui a données, ou imposées, et qu'il partage avec une franchise désarmante. Des leçons pour vivre mieux ensemble, créer des liens entre les personnes les plus

« NOUS AVONS DES CHOSES À APPRENDRE AUX VALIDES »

⊕ ou les moins fragiles, les plus ou moins valides, les plus ou moins proches. Des leçons de bonheur, car cet homme adore la vie, cela se voit ; et il sait partager la sienne avec générosité.

De la bienveillance avant tout

Assisté d'Hicham, un jeune homme longiligne, attentif et discret, radicalement différent du personnage qu'incarne Omar Sy dans le film, et d'Émeline, qui assure son secrétariat, le monde vient donc à lui. À travers Internet et ses milliers de messages, dans toutes les langues, auxquels, y mettant un point d'honneur, il répond toujours, et le mieux possible : « Plus encore que les souffrances physiques, vous n'imaginez pas le nombre de misères, de solitudes... » À travers les causes qu'il défend, aux côtés des oubliés de la société, « parce que nous, les fragiles, avons des choses à apprendre aux valides », à travers les vidéos de témoignages qu'il prépare à l'intention des groupes de jeunes dont il ne peut accepter toutes les invitations (12 000 jeunes ont pu ainsi le « voir » lors d'un rassemblement à Lourdes). À travers ses livres, enfin, et tous ceux qui viennent lui en parler... Philippe Pozzo di Borgo a le talent, l'humour et l'élégance de mettre en œuvre les vertus qu'il prône dans son dernier livre : ouvrir grand sa porte, aller vers les autres avec bienveillance et confiance, sans jamais encombrer ses visiteurs de ses propres soucis... ●



Par-delà les épreuves,

Se désarmer pour aller vers l'autre

« P ENDANT LES quarante-deux premières années de ma vie, avant l'accident, je croyais être en relation avec les autres : j'étais souriant, sympa, à l'aise partout... mais trop pressé pour être vraiment concerné. Il y a une autre manière d'être à l'autre, sans s'imposer, ni rien vouloir prouver. Il faut se « désarmer », laisser tomber les armes de notre société de compétition, d'humiliation des plus faibles. En fauteuil, c'est un avantage, on est de toute façon désarmé, obligé de faire confiance, de sourire pour ne pas faire peur : il n'y a que les yeux pour établir le contact ! Je demande volontiers que l'on m'embrasse, ou qu'on me touche les mains. C'est dire aussi que je suis disponible

pour les relations : on sait où me trouver, et j'ai du temps ! Tout le monde doit faire l'effort de communiquer, et pas seulement les valides ; je dis souvent à ceux qui « débutent dans le métier » du handicap, quel que soit leur âge : créez du lien, les autres ne viendront pas naturellement à vous ! »

Se poser pour se trouver

« A VANT MON ACCIDENT, je n'ai pas su accompagner Béatrice, ma première épouse, pendant sa longue maladie : j'étais trop ambitieux, trop rapide. Je n'ai pas su me mettre à son diapason : il ne faut pas imposer son rythme à l'autre souffrant. Après mon accident (1993) et sa mort (1996), je suis tombé, en plus du chagrin, dans

cultiver le goût de l'autre

une dépression terrible. La pause m'a été imposée : c'est dans le silence et l'immobilité que j'ai appris que, pour être présent à l'autre, il faut d'abord se trouver, identifier en soi-même ce qui compte, ce qui est acceptable, ce qui est bien et mal. Après le silence, on peut rencontrer l'autre ; sinon, on ne fait que se croiser. Pour découvrir les richesses du silence, nul besoin d'être cassé, ou vieux ; j'ai eu la chance d'avoir du temps pour cela, mais tout le monde devrait trouver les moyens de le faire. »

Accueillir le prochain

« J E VOIS PLUSIEURS cercles dans les relations : il y a le cercle de l'intime, pour moi mon épouse et mes enfants. Et puis celui des amis,

de la proximité chaleureuse : on ne peut pas multiplier les amis, car chaque amitié est différente, précieuse. Il y faut de la disponibilité, et de l'investissement. Au-delà, il y a ce que j'appelle « l'aère », un mot qui n'existe pas mais qui dit bien la communauté : celle qui respire le même air, partage le même espace, la même table. On ne s'est pas choisi mais on fait des choses ensemble, pour les autres et pas contre eux : dans une association, par exemple la maison Simon de Cyrène. Il me semble que c'est l'échelle la plus pertinente, et la meilleure pédagogie possible, pour abaisser les peurs, faire naître la confiance malgré les différences ; les plus fragiles y ont leur place, et il y a du bonheur à vivre ensemble. Et puis il y a le prochain, celui qui va venir, que j'attends sans

le connaître, pour lequel je me rends disponible. L'autre, c'est aussi l'Autre : j'ai été très marqué par le groupe de prière qui se réunissait autour de Béatrice lorsqu'elle était malade, pour lire et commenter les Écritures. Ces amis continuent à prier ensemble, et je me joins à eux par la pensée... même si, pour moi, la foi, c'est très compliqué : je ne prie pas, je m'adresse à Béatrice, qui savait prier, elle, et qui est auprès de Dieu. Je ne demande rien, je ne me plains pas, je fais le blanc, le silence, je respire, je regarde une œuvre d'art... »

S'effacer devant ses enfants

« M A NOUVELLE CONDITION me permet d'être plus proche de mes enfants : ⊕

1 | Attentif, Hicham, aide à domicile, est aux côtés de Philippe Pozzo di Borgo, lors du déjeuner.
2 | Avec la journaliste Guillemette de La Borie, dans le magnifique jardin de sa maison au Maroc.
3 | Pour rendre un peu à ce pays qui l'accueille, Philippe Pozzo di Borgo constitue une collection d'art contemporain d'œuvres d'artistes marocains.

« DÉSORMAIS
JE SUIS
DAVANTAGE
À L'ÉCOUTE »

mes aînés (une fille et un garçon aujourd'hui adultes), je les ai adorés, mais de façon égoïste, sur le mode de la fusion. J'étais tout le temps engagé, je les embrassais, je faisais des choses avec eux, mais je ne les laissais pas s'exprimer, nous ne parlions pas. Après l'accident, il a fallu du temps pour reconstruire des relations, d'autant que leur vie était compliquée. Avec mes deux filles plus jeunes (Sabah, 16 ans, et Wijdane, 7 ans), je suis plus à l'écoute qu'acteur : je sais m'effacer pour leur laisser la place, tout en transmettant ce dont elles ont besoin pour grandir : être honnête, bienveillant, chercher l'essentiel, remettre les choses en perspective... »

Apprendre
de l'étranger

« MON MARIAGE AVEC Khadija, qui est d'une culture marocaine traditionnelle, m'a fait comprendre à quel point notre société occidentale est présomptueuse. L'Occident croit que le bonheur est dans la réalisation de sa propre satisfaction, et dans l'optimisation de celle-ci. Alors qu'il est dans la relation à l'autre. Khadija est souvent choquée par nos manières peu aimables les uns envers les autres, peu compatissantes. Ici, au Maroc, dans les hôpitaux, il n'y a rien, mais la famille est autour du malade ; alors que dans nos belles institutions françaises, j'ai vu des gamins rester un an sans visite. Nous avons beaucoup à apprendre de l'autre, de l'étranger. » ●



En vingt-cinq courts chapitres, l'auteur revisite dans l'ouvrage *Toi et moi, j'y crois* ses différents « Moi », forgés au fil des événements de sa vie en racontant les expériences qui l'ont marqué. Il explore aussi le lien à l'autre et les conditions d'une véritable rencontre avec tous les « Toi » de la vie : des plus proches aux plus éloignés, sans jamais oublier les personnes les plus fragiles. ➔ Philippe Pozzo di Borgo, 220 p. ; 13 €. Éd. Bayard, 2015.

Toi et moi, j'y crois

E X T R A I T

CHAPITRE 19 :
« La souffrance
insensée »

1) Derrière Philippe Pozzo di Borgo, un tableau de Mahi Binebine, qu'il regarde de son lit où il passe beaucoup de temps.
2) Circulant sur les pentes douces du jardin de sa maison, Philippe Pozzo di Borgo s'immerge avec plaisir dans la nature.

(...) IL EST DIFFICILE DE TE RENCONTRER, Toi qui es souffrant ! La souffrance est extrêmement prenante. Je peux en témoigner pour la pratiquer depuis tant d'années : quand je suis pris par la souffrance, je ne suis pas vraiment disponible. La souffrance va perturber la relation entre Toi et Moi, et les effets peuvent être lourds. Cela peut aller jusqu'à l'incommunicabilité entre les deux, alors que chacun aspire à la relation. Mais la douleur dresse un mur. Le souffrant ne veut pas se résumer à son état. L'autre, croyant bien faire, va tenter d'imposer la relation. Celui qui souffre physiquement, neurologiquement, est blessé, déformé. Altéré, il est autre. N'est-ce pas la même racine que l'altérité ?

En présence de quelqu'un qui lui veut du bien, c'est au souffrant d'aider l'autre à entrer en relation. La souffrance incommode le non-souffrant : c'est déstabilisant de voir quelqu'un qui souffre. Mon frère a mis beaucoup de temps à pouvoir m'approcher quand j'étais à l'hôpital, après mon accident. C'est au souffrant de faire ce petit effort pour, s'il le peut, tranquilliser l'autre. Il faut beaucoup d'énergie : j'essaie toujours, malgré la souffrance, de rassurer. Encore une fois, je souris. Certaines personnes compatissantes croient pouvoir prendre sur eux mes douleurs. Elles tiennent absolument à souffrir avec moi, à prier avec moi, cherchant un sens à la souffrance. Elle est insensée la souffrance ! Je leur demande simplement d'être là : inutile de s'investir dans ma souffrance. Quand je suis en souffrance, je compte sur l'autre pour me rafraîchir. Qu'il arrive donc avec son innocence, son humour et son quotidien ! Quand j'ai mal, j'aime entendre l'autre parler de ses petits bobos. Il y a un côté tranquillisant à partager nos misères, même si l'autre, face à moi, souffre juste d'un rhume ou de courbatures. C'est le réel de l'humanité qui entre dans ma chambre et repousse dans un coin de la pièce ma propre souffrance. Sont-elles maladroitement, ces personnes qui me racontent leurs problèmes de stationnement ou d'éducation de leurs enfants ? Cette inconscience rafraîchissante de l'autre aère un peu ma chambre étouffante de douleurs. L'autre qui s'ouvre, se

livre, se déballe aussi parfois, me console. Par sa présence innocente, il me rend mon intégrité. À nouveau, je suis entier. Alors que la souffrance me réduisait en miettes, me décomposait, l'autre me cautérise. Comment envisager la visite à un souffrant ? Celui qui souffre cherche, dans cette visite venue de l'extérieur, un courant d'air frais. Surtout, ne pas chercher à prendre la place du souffrant, ce serait une agression. Qu'il puisse « consonner », mais qu'il ne vienne pas « consommer ». Ne venez pas nous plomber par votre sollicitation ; vous devez me dégager, m'embarquer. Un geste, un regard qui ancre et me sort de l'abîme de la douleur. Sortez-moi de ma souffrance par votre présence, mais ne me la renvoyez pas à la figure. Vouloir partager ma souffrance va m'y enfermer. Non, au contraire : rafraîchissez-moi. Donnez-moi de l'existence. Sachez-le : c'est tellement important d'avoir quelqu'un à côté de soi quand on souffre. Même si pour vous, visiteur, c'est inconfortable ! Certes, c'est dérangement, mais il y a aussi quelque chose pour vous dans ce côtoiement.

J'ai beaucoup pratiqué la souffrance des autres en visitant mes collègues en fauteuil ou dans leur chambre. En présence de l'autre souffrant, on se dénude un peu, on se désarme. C'est pour vous-même une thérapie extraordinaire de vous mettre à côté de quelqu'un qui souffre. Benoît, grand patron à la retraite, consacre plusieurs après-midi par semaine à la visite des grands souffrants en fin de vie dans un centre de soins palliatifs. Il témoigne de l'extraordinaire richesse de ces moments intenses et ultimes où deux êtres qui ne se connaissent pas en viennent à partager l'intensité d'un présent chargé d'infini et d'amour. Que d'émotions, et parfois que de drôlerie bienveillante ! Nous ne sommes pas condamnés à la gravité, bien au contraire ! Un peu de fraîcheur facilite la communication, désamorce l'incompréhension, nous apprivoise. La fraîcheur nous rend familiers, non pas dans le langage, mais dans notre capacité à nous comprendre. C'est toujours difficile de se montrer léger et familier en face de l'autre souffrant ou mourant : une fausse désinvolture va blesser plutôt que soulager. Mais la gravité devient pesante, accentue la solitude de la souffrance. En fait, l'artifice n'est pas de mise : soyez naturels ! Si la rencontre doit toucher une part de vérité, soyez sincères dans votre rencontre de l'autre qui le perçoit entre les mots, entre les lignes. C'est extraordinaire la façon dont la souffrance aiguise la perception. Le geste vrai, le naturel et la parole sincère sont pour le souffrant une véritable source de libération. (...)